

---

## 7 **Comment le monde est devenu chrétien... et aurait cessé de l'être**

---

### *Note sur deux livres contemporains.*

*Dans le cadre de la conférence à l'Académie catholique du Val de Seine le 12 septembre 2019 de l'historien Guillaume Cuchet, à propos de son livre *Comment notre monde a cessé d'être chrétien* (Seuil, 2018), a été rédigée cette note préparatoire sur deux livres contemporains majeurs sur les débuts du christianisme.*

Il peut être intéressant de comparer les perspectives sur les « débuts » du christianisme, pour mieux voir comment notre monde a « cessé d'être chrétien » (Guillaume Cuchet) <sup>1</sup>. Pour ce faire, cette présentation prendra comme point de départ les perspectives de deux historiens spécialistes du monde gréco-romain, Paul Veyne <sup>2</sup> et Marie-Françoise Baslez <sup>3</sup>. Le plus surprenant n'est-il pas en fait que le monde soit devenu chrétien ?

1 G. CUCHET,  
*Comment  
notre monde  
a cessé d'être  
chrétien*,  
Paris, Seuil,  
2018 (noté C).

2 P. VEYNE,  
*Quand notre  
monde est  
devenu  
chrétien*,  
Paris, Albin  
Michel, 2007  
(noté V).

3 M.-F.  
BASLEZ,  
*Comment  
notre monde  
est devenu  
chrétien*,  
Paris, CLD,  
2008 (noté B).

Pour Paul Veyne, c'est à Constantin que nous devons l'implantation durable du christianisme : selon lui, sa conversion en 312 fut un « événement improbable », défiant ses sujets. Constantin fut moins un calculateur cynique ou un superstitieux qu'un ambitieux, « pétri de prudence autant que d'énergie » (V, p 13), en rivalité avec le païen Licinius, resté empereur en Orient.

De son côté, Marie-Françoise Baslez préfère partir non d'un acte politique mais bien de l'action diffuse, à la base, des premiers groupes chrétiens (dans les années 30-40). Sobrement, Paul Veyne fait remarquer que ce geste de l'empereur, qui lui donne une dimension mondiale et fait de la religion chrétienne la religion de l'empire, n'empêchera, après les années 600, de faire que la moitié des régions devenues chrétiennes passent à l'Islam « sans difficultés apparentes » (V, p. 11).

C'est dans cet entrecroisement entre volonté politique et action spontanée que se trouvent peut-être l'originalité de la naissance du christianisme et l'une des clés de sa dynamique contemporaine. Cependant,

quand le pouvoir politique s'en désintéresse, qu'advient-il du christianisme ? Le monde cesse-t-il d'être chrétien, ou du moins, d'avoir des appuis, souvent précieux, pour sa perpétuation ?

Paul Veyne, avec ses formules très ciselées, situe la responsabilité éminente de Constantin vis-à-vis des cultes : « ce bienfaiteur et champion laïc de la foi remplira, face à "ses frères évêques", avec modestie, mais sans hésitation, la fonction inédite, inclassable, autoproclamée d'une sorte de "président de l'Église" » (V, p. 22).

Paul Veyne est prompt à mettre en évidence la fonction de gouvernance des religions de l'empereur au nom d'un impératif de tranquillité publique, là où Marie-Françoise Baslez aura plus tendance à situer leur dynamique interne. Dès 190, *l'Épître à Diognète* ne souligne-t-elle pas que rien ne distingue les chrétiens dans leur environnement par leurs pratiques et leur mode de vie, et qu'ils se font un devoir d'être présents et actifs dans le monde, même si leur foi et leur espérance les portent au-delà (B, p. 95). Ce débat n'est assurément pas réglé dans le catholicisme contemporain. Mais les chrétiens d'aujourd'hui continuent-ils à penser comme les premières communautés qu'ils ont vocation à être « l'âme du monde » ? N'assiste-t-on pas à une forme de renoncement ?

En réalité, selon Paul Veyne, on voit dans les faits que Constantin a respecté un principe de tolérance, le paganisme restant *religio licita*. Ce pragmatisme va, comme le montre bien Marie-Françoise Baslez, faire de la christianisation une « affaire locale » (B, p. 99). C'est donc à une relecture culturelle, ciblée, que nous sommes conviés. De fait, comme le montre Guillaume Cuchet à la suite des sociologues Le Bras et Boulard, on voit encore aujourd'hui qu'il existe en France des « poches de micro-chrétientés » où le christianisme résiste assez bien, par exemple certains villages des Flandres, mais que des écarts énormes dans la pratique ont existé, entre La Vendée et le Limousin, pour ne donner que ce cas. Il y a lieu de se dire, au vu de l'histoire, que le christianisme n'est pas qu'une affaire de courants ou de sensibilités, mais aussi d'enracinement.

En outre, Paul Veyne constate que malgré leur faible nombre, les chrétiens tiennent une grande place dans l'opinion et les débats publics. Dans le sillage de son étude sur saint Paul, Marie-Françoise Baslez montre qu'il s'agit surtout d'une corrélation réussie entre le choix de la doctrine chrétienne et un style de vie (B, p. 99). Autrement dit, on peut avoir tous les arguments pour montrer la « supériorité du christianisme » (sic, V, p. 35), si celui-ci n'est pas vraiment incarné – après parfois, dans l'Antiquité comme dans la période contemporaine, des expériences spirituelles dans différents courants –, sa crédibilité apparaît moins forte. N'est-ce pas ce déficit d'incarnation qui se

manifeste dans la culture urbaine actuelle, Guillaume Cuchet notant pour sa part, la « fin des réserves rurales » (C, p. 158) ? Le christianisme a-t-il cessé d'être perçu comme « vrai et digne » comme au temps de Constantin (V, p. 35) ?

Pour Paul Veyne, l'originalité du christianisme ne réside pas dans son monothéisme mais dans cette alliance subtile entre son caractère humain et le « gigantisme de son dieu, créateur du ciel et de la terre » (V, p. 40). Avec Marie-Françoise Baslez, on ne peut néanmoins que constater que ce monothéisme va lui donner une visibilité et une assise. Rappelons quelques données : en 250, la communauté romaine possède 40 prêtres, 7 diacres et 7 sous diacres pour une population de 40 000 chrétiens sur 1 200 000 habitants, ce qui signifie moins de 5%. Cela ne va pas l'empêcher par la suite de se répandre rapidement.

Comment dès lors ne pas faire le parallèle avec la situation actuelle pour montrer, comme le fait Guillaume Cuchet, « qu'en bonne logique évangélique, la prospérité sociologique vient comme «par surcroît» au titre des bénéfices secondaires dans la conception du christianisme » (C, p. 271). Que faut-il privilégier : la sûreté de la doctrine, comme a eu tendance à vouloir le faire Benoît XVI ? La formation de communautés de disciples missionnaires, comme le souhaite le pape François ?

Pour Paul Veyne, il est clair que le succès du christianisme tient dans la figure du Seigneur dont la dimension surnaturelle paraissait séduisante. Certes, le zèle des apôtres aura compté, de même que leur maîtrise des moyens de diffusion de l'Évangile ou leur volonté de conquérir des notables comme relais de pouvoir. Mais le succès provient d'abord du témoignage de Jésus-Christ, pour lequel des nombreux chrétiens furent prêts à donner leur vie. Peut-être faudrait-il ici, à la suite de l'exemple de la Bienheureuse Paul-Hélène et des martyrs d'Algérie, repenser un « martyr de l'amour au quotidien », autrement dit des moyens d'une présence au jour le jour, qui fait gagner en universalité plutôt qu'en particularité<sup>4</sup>.

<sup>4</sup> G. ROUTHIER, « Les martyrs d'Algérie ou 'le martyr de l'amour' au quotidien », dans : T. OKURE, J. SOBRINO, F. WILFRED (dir), *Repenser le martyr, Montrouge, Bayard, 2008, p. 77*. Cf aussi : J.-F. PETIT, *Prier 15 jours avec Sœur Paul-Hélène*, Paris, Nouvelle Cité, 2020.

Hier comme aujourd'hui, la seule réponse à un monde cruel est sans doute la miséricorde et la non-violence. Pour Paul Veyne, le christianisme s'est bien présenté comme une « épopée exaltante » (V, p. 57). Dans cette hypothèse, les difficultés du christianisme contemporain ne tiennent-elles pas à son incapacité à se mettre en récit de façon simple et convaincante ?

Paul Veyne insiste sur le fait que le christianisme va devenir une société complète, redistribuant les richesses par l'aumône, engendrant toute une littérature, se structurant sous une autorité ecclésiale, un clergé, réussissant ainsi à occuper l'espace et se débarrassant de l'exclusivisme

juif, même si au début, ce n'est qu'une religion de « virtuoses » (expression de J.-M. Salamito, repris par V, p. 85) : « les chrétiens étaient différents sans être franchement des étrangers » (V, p. 77). Cette solide organisation profite finalement à l'Empire, mais Constantin tient aussi à en devenir le chef. Pour Marie-Françoise Baslez, on devrait plutôt parler de « partenariat privilégié », surtout pour l'établissement du consensus qui devait fonder l'Empire (B, p. 192). On oublie trop souvent le bénéfice qu'en retire l'Église, qui tente ainsi de réduire le schisme donatiste, au prix de l'acceptation d'une intervention extérieure dans des conflits doctrinaux. Cela se fera sur la base d'une herméneutique des textes bibliques justifiant le césaropapisme (cf Rm 13,1 : « tout pouvoir vient de Dieu » et non pas uniquement Mt 22,21, « rendre à César ce qui est à César »).

En fait, plus que sur l'épisode du Pont de Milvius, Marie-Françoise Baslez a raison d'attirer l'attention sur les conversions dans l'armée ou celles de notables municipaux, qui rendaient possible l'accession au pouvoir d'un chrétien (B, p. 200). Le monde est devenu chrétien parce que les gens étaient prêts à accepter le christianisme, mais aussi un « président » de l'Église en Constantin (V, p. 141), même si, comme souverain, il devra régner aussi sur les païens.

Le sort de l'État et celui de l'Église sont encore aujourd'hui partiellement communs, ce que le philosophe et théologien Bernard Bourdin a rappelé dans sa conférence à l'Académie catholique du Val de Seine : à trop oublier les fondements pré-politiques de l'État (mis en lumière par le débat entre Benoit XVI et le philosophe Jürgen Habermas<sup>5</sup>) ou plus largement les fondements théologico-politiques, on se contraint à une moindre efficacité, même s'il faut bien reconnaître avec Paul Veyne que « la religion n'est qu'un facteur parmi d'autres » (p. 265). En ce sens, on ne peut, avec Guillaume Cuchet, que déplorer l'absence de prise en compte sérieuse de cette question qui obère la capacité de compréhension de la religion musulmane en France.

Cela ne veut pas dire que le christianisme n'est plus enraciné dans une société jugée par beaucoup « sortie de l'orbite religieuse » (selon l'expression du sociologue Marcel Gauchet). Le christianisme a eu une existence avant et après Constantin.

D'un point de vue d'histoire longue, nous sommes peut-être aujourd'hui à la fin d'une période avec une Église post-tridentine mais aussi constantinienne, marquée par la prétention inouïe de demander au pouvoir d'étendre le plus possible le culte de Dieu, comme le constatait Augustin (*Cité de Dieu* V,24). En ce sens, il faudrait aussi comprendre la fin du christianisme dans le monde contemporain comme la conséquence de la fin

<sup>5</sup> J. HABERMAS et J. RATZINGER, *Raison et religion. La dialectique de la sécularisation*, Salvator, 2010.

de cette prétention, autant pour des raisons internes (les bouleversements internes du christianisme excellemment repérés par Guillaume Cuchet) qu'externes (les causes culturelles et sociales assez communes en Europe). La longue descente des taux de sacramentalisation dans une logique des seuils entraîne une logique des choix, dans un contexte de ressources humaines, matérielles et spirituelles plus limitées. Mais quoi qu'il en soit, le christianisme est loin d'avoir fini sa course !

Jean-François PETIT  
Augustin de l'Assomption  
(Institut Catholique de Paris, Académie Catholique du Val de Seine)